

# Une géographie des langues

## L'Europe à la recherche d'une politique linguistique

Jérôme Pascal\*



**Comment mettre en place aujourd'hui une politique linguistique à l'échelle de l'Europe ? De tous temps, l'évolution des langues sur le Vieux Continent peut être mise en relation avec les faits politiques, économiques et sociaux.**

### Schwierige Sprachpolitik

Europa sucht seine gemeinsame Sprache. Immer mehr setzt sich Englisch als einzige Arbeitssprache durch, wie zum Beispiel in der Europäischen Zentralbank in Frankfurt/Main, obwohl alle Sprachen der Euro-Zone als offizielle Sprachen dieser Institution anerkannt worden sind. Auch bei der Fusion der Börsen von Paris, Amsterdam und Brüssel unter dem Namen *Euronext* hat sich die englische Sprache durchgesetzt. In einer umfangreichen Dokumentation schildert der Straßburger Professor Claude Truchot die Entwicklung der Spracheinflüsse in Europa. Er erklärt, wie mit ihrer Unabhängigkeit die Sprachen vieler zu Nationalsprachen geworden sind – letztes Beispiel ist Malta, das 1964 das Maltesische zur Nationalsprache auserkor. Auch der sprachliche Einfluss der Migranten wird in diesem Buch analysiert. Immer mehr Länder führen Sprachgesetze ein, die die Einwanderer noch vor ihrer Ausreise nach Europa auf Kenntnisse der Sprache im Gastland überprüfen. Manche Initiativen führen allerdings zu Debatten, wie 2005 in Berlin, als einige Schulen verlangten, dass nur noch Deutsch auf dem Schulhof gesprochen werden sollte.

Claude Truchot, professeur émérite de l'Université Marc-Bloch de Strasbourg, propose dans une étude fort intéressante un tableau des usages linguistiques en Europe. L'auteur revient tout

d'abord sur la constitution de familles linguistiques dans l'histoire, avec le grec et le latin dans le contexte d'extensions coloniales. Pour ce qui est des peuplades germaniques, étendues dans le Nord de l'Europe jusqu'aux cours inférieurs de la Weser et de l'Oder, puis jusqu'aux embouchures du Rhin et de la Vistule, elles ont élargi leur influence linguistique, avec leur installation en Gaule, dans la péninsule ibérique et en Italie, tout en adoptant progressivement les parlers issus du latin.

Claude Truchot estime que les fondations de la géographie linguistique de l'Europe ont été mises en place avant la fin du premier millénaire. A l'époque médiévale, le latin, peu pratiqué dans les populations, est la langue utilisée par les pouvoirs (Eglise, administrations) pour gérer l'Europe occidentale, puis pour favoriser l'éducation.

Mais au 12<sup>e</sup> siècle environ, des langues « vulgaires » deviennent à leur tour des langues de pouvoir politique, d'échanges économiques, de culture et d'administration. Deux langues vont alors s'imposer : le français, langue de plusieurs dynasties souveraines, et l'allemand vers l'Est du Saint-Empire romain germanique. Seuls le polonais et le hongrois réussiront à s'affirmer grâce à l'existence relativement continue d'un Etat. L'auteur rappelle que « *la Réforme, le schisme survenu au 16<sup>e</sup> siècle au sein du christianisme qui donne naissance au protestantisme, s'intègre pleinement dans les transformations linguistiques de l'époque* ». Les théoriciens de la Réforme rejettent en effet le latin, langue de la papauté.

\* Jérôme Pascal est journaliste.

Les relations entre une langue et l'unité nationale apparaissent avant la fin du 18<sup>e</sup> siècle. Puis l'industrialisation va remodeler les usages linguistiques au sein d'une entité ouvrière, alors que les parlers régionaux vont rester la marque des villages et de la campagne. Les découpages territoriaux dans la première moitié du 20<sup>e</sup> siècle (surtout au lendemain de la Première Guerre mondiale) auront des effets linguistiques majeurs, chaque pays accédant à l'indépendance se donnant alors une langue qui lui est propre, une langue nationale. En 1962, la Belgique se donnera officiellement des frontières linguistiques (français, néerlandais et allemand), Malte, indépendante en 1964, fera du maltais une langue nationale.

Quant aux langues régionales et minoritaires (ce que les Français préfèrent appeler chez eux les langues de France), elles feront l'objet d'une Charte européenne en 1992, avec une différenciation idéologique et politique entre langues et dialectes. Un sujet sur lequel revient Wolfgang Köhler, lecteur dans une maison d'édition d'Augsbourg, dans un ouvrage (sa thèse de doctorat passée à l'Université de Heidelberg) consacré plus spécialement à la langue bretonne dans le Sud du Finistère. Peu nombreux sont les travaux réalisés sur ces langues régionales et minoritaires (notamment en France). La Charte européenne a été certes signée par la France en 1999, mais Paris ne l'a toujours pas ratifiée, alors que l'Assemblée Nationale a accepté en 1998 d'en inscrire le principe dans la Constitution.

Wolfgang Köhler décrit, dans son étude publiée aux éditions Libertas, le conflit linguistique qui existe entre le breton et la langue française et traduit les difficultés à sauvegarder une langue en voie de disparition depuis que les ducs de Bretagne au 10<sup>e</sup> siècle ont dû quitter la région après les affrontements avec les Normands. Ce n'est pas la seule raison : la Révolution de 1789 considérera les langues nationales comme un obstacle à l'unité nationale et les lois de Jules Ferry en 1882 feront valoir que ces « patois » ne favorisent pas l'alpha-

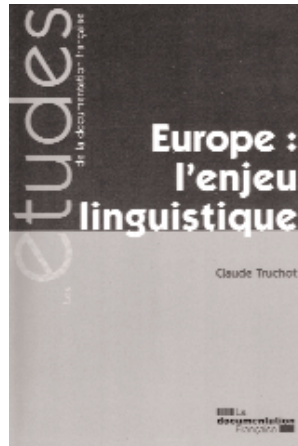
bétisation de toute la population. Entre les rares Bretons qui ne parlent que cette langue (l'auteur estime qu'ils ont désormais tous disparu), ceux qui l'emploient uniquement avec des amis ou des voisins et ceux (les « Bretonnants ») qui militent pour que survive la langue de leurs ancêtres, Wolfgang Köhler est allé chercher dans le Sud du Finistère les réponses qui traduisent plus une vision folklorique de la politique linguistique qu'une vraie volonté du gouvernement de protéger la langue. Rien ne dit que la situation du breton est exem-

plaire et valable pour toutes les régions du continent. Nul doute que du basque au bavarois, du sorabe au westphalien, les réalités linguistiques divergent.

Le phénomène de l'immigration a influencé lui aussi l'espace linguistique en Europe. Selon l'analyse de Claude Truchot, seuls les trois Etats baltes et la Pologne envoyaient (en 2002) plus d'émigrants qu'ils ne recevaient d'immigrés. En l'absence d'études d'évaluation sur les langues issues de l'immigration,

il faut se contenter de constater que « *les phénomènes migratoires sont à l'origine d'une grande diversité linguistique et de nombreuses situations de multilinguisme et de contacts de langues* ».

Dans de nombreux pays de l'Union européenne, la politique d'immigration place désormais la connaissance de la langue du pays d'accueil au centre des exigences formulées à l'adresse des immigrés pour qu'ils aient droit au statut de résident et accès au marché du travail. Cela vaut aussi pour les modalités de naturalisation. Mais toutes les initiatives ne sont pas forcément bien accueillies. C'est ainsi qu'un débat avait éclaté en 2005 en Allemagne, lorsque des établissements scolaires de Berlin avaient rendu obligatoire l'usage de l'allemand dans les cours de récréation. En 2005 également, les Pays-Bas avaient été les premiers à instaurer un test de connaissance linguistique comme préalable à l'entrée des immigrés dans le pays. Lorsqu'on évoque la question des langues dans l'Union européenne, il convient de distinguer aussi les langues officielles des langues de travail



dans les institutions. Plusieurs instances se limitent à communiquer en anglais (comme la Banque Centrale Européenne de Francfort/Main), même si les langues des pays de la zone euro y sont tous considérées comme des langues officielles. L'anglais, le français et la langue du pays qui assume la présidence du Conseil européenne chaque semestre sont les seules langues acceptées à ce niveau, malgré les protestations répétées (mais vaines) de Berlin qui souhaiterait voir l'allemand figurer dans la liste. L'anglais s'est imposé bien avant que le Royaume-Uni ne fasse son entrée dans l'Europe communautaire. La mondialisation n'a fait qu'accélérer le phénomène, mais la pratique date du milieu des années 70, lorsque les pays nordiques estimaient que la place de leurs langues nationales était trop restreinte. L'anglais est vite devenu « langue de l'entreprise », avec quelques réticences en Allemagne, et encore plus en France. Claude Truchot cite également l'exemple des Bourses de Paris, Amsterdam et Bruxelles, qui ont fusionné en 2000 sous le nom d'*Euronext*, avec l'anglais pour seule langue de travail. Dans sa conclusion, l'auteur relève que « *pendant longtemps, dans l'entreprise, l'activité langagière a été reconnue aux fonctions de direction et de conception, sans l'être aux fonctions d'exécution* ». Et il ajoute : « *L'exigence de savoir lire, écrire et communiquer s'est très largement répandue dans le monde du travail.* » D'où ce constat : « *Dirigeants et exécutants doivent pouvoir communiquer, ce qui signifie dans la plupart des cas avoir une langue commune.* »

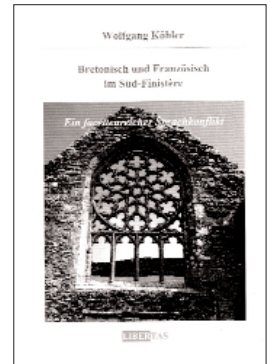
Claude Truchot recommande dès lors que les acteurs politiques, mais aussi sociaux, économiques et culturels, devraient être mobilisés pour l'élaboration d'une politique linguistique à l'échelon européen : « *A condition de les faire converger vers des enjeux reconnus de tous. Ce qui pour l'instant est loin d'être le cas.* »

<sup>1</sup> Claude Truchot, *Europe : L'enjeu linguistique*, Études de la Documentation française, Paris 2008, 153 pages.

<sup>1</sup> Wolfgang Köhler, *Bretonisch und Französisch im Süd-Finistère. Ein facettenreicher Sprachkonflikt*, Libertas, Hechingen 2009, 218 pages.

## Sprachpolitik in Europa

Dass sich die Regionalsprachen, vor allem in Frankreich, in einer recht prekären Lage befinden, ist längst bekannt, obwohl Paris 1999 die sieben Jahre zuvor formulierte Europäische Charta der Regional- und Minderheitensprachen unterzeichnet hat. Die Charta wurde zwar 1998 von den Abgeordneten der Nationalversammlung in der Verfassung aufgenommen – doch ratifiziert ist sie bis heute nicht. Wolfgang Köhler hat an der Neuphilologischen Fakultät der Universität Heidelberg im Fach Romanistik eine originelle Dissertation geschrieben und veröffentlicht. Es geht um eine einzige Regionalsprache in Frankreich, um das Bretonische, und dies nur im Süd-Finistère, also im südlichen Teil einer der fünf bretonischen *Départements* rund um die Stadt Quimper. Das Forschungsgebiet (455 km<sup>2</sup>) zählt ca. 105 000 Einwohner, davon fast 64 000 allein in Quimper.



### Bewegtes Schicksal

Die Geschichte dieser Sprache, so der Autor, lässt auf ein bewegtes Schicksal zurückblicken: „*Von der vollständigen Stigmatisierung als patois bis zur ideologischen Überhöhung einiger militanten Gruppierungen heutiger Zeit hat die Sprache alle Facetten positiver wie negativer Bewertung durchlebt.*“ Bis auf wenige Ausnahmen trugen viele bisherige Aufsätze zu diesem Thema die Züge einer militanten Kampfschrift. Untersuchungen aus dem Ausland, vor allem auch aus Deutschland, befassen sich mit den Sprachattitüden der Bretonischsprecher. Durch Befragungen von 22 Personen, die entweder Bretonisch als Muttersprache oder als neu erlernte Sprache betreiben, kommt Wolfgang Köhler zu Ergebnissen, die auf einen sehr vielschichtigen Sprachkonflikt deuten, zwischen Stolz und Ablehnung. Die (befragten) Bretonen wenden ihre Sprache lediglich bei

Verwandten, Freunden und Nachbarn an, die ebenfalls Bretonisch selbst als Muttersprache erlernt haben und sie an ihre Kinder weitergeben wollen, stoßen aber auf sehr wenig Unterstützung durch deren Großeltern.

Bretonisch wird heute nur noch von bestimmten Bevölkerungsgruppen im westlichen Teil der Bretagne gesprochen. Der Autor situiert die ursprüngliche Sprachgrenze zum Romanischen im 9. Jahrhundert vom Mont Saint-Michel (heute in der Normandie) bis an die Loire-Mündung, östlich von Saint-Nazaire. Von einer Sprachgrenze kann heute nicht die Rede sein, denn überall wird nun überwiegend Französisch gesprochen: „*Man kann davon ausgehen, dass mittlerweile die letzten monoglotten Bretonischsprecher verstorben sind.*“ Und die Zahl der Personen, die zweisprachig sind, befindet sich im Rückgang – bereits seit dem 10. Jahrhundert, als die Herzöge der Bretagne wegen der kriegerischen Auseinandersetzungen mit den Normannen ins französische Exil fliehen mussten.

## Dominanz des Französischen

Die Vereinigung der Provinz mit Frankreich im Jahre 1532, dann die Französische Revolution von 1789 führten zur Dominanz der französischen Sprache als Zeichen der nationalen Einheit. Was übrig blieb, waren Dialekte (*patois*), fünf an der Zahl, die vom Zentralstaat immer stärker bekämpft wurden. Der Autor erinnert daran, dass die Schulgesetze von Jules Ferry 1882 zur Alphabetisierung der gesamten Bevölkerung dienten, natürlich zu Lasten der Regionalsprachen, die sogar aus dem Unterricht verbannt wurden. Bretonisch befindet sich heute auf der Liste (*Rotes Buch*) der gefährdeten Sprachen, die die Unesco erstellt hat.

Trotzdem ist eine gewisse, wenn auch bescheidene Wiederbelebung der bretonischen Sprache in den letzten Jahren festzustellen: Sprachkurse, Publikationen, Radiosendungen, Kulturinstitute, zweisprachige Ortsschilder sollen von einer Renaissance des Bretonischen zeugen, doch bleiben viele Aktivitäten umstritten, wie etwa die Erschaffung von fachspezifischem Vokabular.

Übrigens: Sprachforscher haben herausgefunden, dass etwa zwei Fünftel des bretonischen

Wortschatzes aus dem Französischen stammen, während „*die Entlehnungen aus dem Bretonischen ins Standardfranzösisch von kaum nennenswerter Anzahl*“ sind. Der Autor, der heute als Lektor bei einem Verlag in Augsburg arbeitet, nennt zwei Beispiele mit pejorativer bzw. folkloristischer Konnotation: *baragouiner* (radebrechen) und *plouc* (der Bauer).

Zum Schluss erläutert Wolfgang Köhler die Art und Weise, wie er zu den Bretonisch sprechenden Informanten kam, die er für seine Studie interviewt hat. Wenn er in einer Gemeindeverwaltung anfragte, wurden ihm nur Namen von Dichtern und Kabarettisten mit folkloristischen Umtrieben genannt ...

J. P.

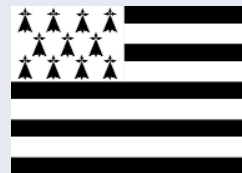
## Bretonischer Einfluss

*Menhir* (langer Stein) und *Dolmen* (Tisch aus Stein) sind wahrscheinlich Erfindungen von Archäologen.

*Bijou* (von *biz*, Finger und *bizou*, Ring) bedeutet Juwel, Schmuck.

*Plouc* (eigentlich aus dem Lateinischen *ples*, Volk) ist in der Umgangssprache der Bauer.

In der östlichen Bretagne wurde früher vor allem das *Gallo* (oder *Gallot*) gesprochen. Das bretonische Wort bedeutete französisch bzw. alles, was nicht bretonisch war. In dieser Region wird noch von *Galette* (mit Buchweizenmehl) gesprochen, wo sonst von der typischen bretonischen *Crêpe* (mit Weizenmehl) die Rede ist.



1999 wurde ein Amt für die bretonische Sprache und Kultur (*Ofis ar Brezhoneg*) gegründet. Am 17. Dezember 2004 hat

der Regionalrat (*Conseil régional*) einstimmig das Bretonische und das *Gallo* als Sprachen der Bretagne neben dem Französischen anerkannt. Die Region sieht die Ausbildung von 150 Lehrern pro Jahr vor.

## Histoires de mots

**Peter Honnen**, *Alles Kokolores? Wörter und Wortgeschichten aus dem Rheinland*, Greven Verlag, Cologne 2008, 248 pages.

La langue allemande regorge d'expressions du langage quotidien dont l'origine fait l'objet de spéculations et d'histoires truculentes – fausses pour la plupart. Peter Honnen a recherché l'histoire de plusieurs centaines de mots utilisés chaque jour essentiellement en Rhénanie (mais pas seulement) et qui le plus souvent mettent les locuteurs du reste de l'Allemagne (sans oublier les étrangers quelque peu germanophones) face à une incompréhension quasi-totale.

### Wörter-Buch

Ce n'est pas un dictionnaire (*Wörterbuch*), mais un livre de mots (*Wörter-Buch*), que propose l'auteur. Il ne donne pas la traduction des vocables dans un allemand reconnu par la rédaction du *Duden*, mais cherche l'origine, voire les origines des expressions, mettant fin ainsi à de nombreuses légendes. Il énumère diverses hypothèses souvent fort savantes, et s'il ne parvient pas toujours à trouver la véritable explication, il démontre par son initiative combien l'allemand reste une langue vivante qui a su respecter les influences populaires de ses différents dialectes jusqu'à aujourd'hui. Les chapitres consacrés à l'apport présumé du français pendant les guerres napoléoniennes sont intéressantes à plus d'un titre, car ils tuent le mythe d'une domination française au 18<sup>e</sup> et au début du 19<sup>e</sup> siècle, que d'aucuns n'hésitent pas souvent (à tort donc) à comparer avec la domination de l'anglais ces dernières décennies.

### Kokolores

Citer quelques exemples de l'ouvrage serait une gageure, car chaque mot à sa propre histoire. Si l'on s'en tient au titre de l'ouvrage (*Kokolores*), on a affaire à une expression que tous connaissent et qui traduit une certaine forme d'ineptie, un discours sans queue ni tête, une action dépourvue de tout bon sens. Bizarrement, on ne la trouve pas

dans les dictionnaires des dialectes de Rhénanie et du Palatinat, où elle semble s'être le plus facilement imposée. Mais bien dans ceux de Hesse, de Saxe et de Silésie. On trouve le *Kokolores* au 17<sup>e</sup> siècle pour la première fois, à une époque où le latin jouait encore un rôle important dans la liturgie. *Kokolores* ne serait donc ni plus ni moins que la version populaire de *Omnia saecula saeculorum* (« pour les siècles des siècles »), qui ponctuaient les prières des catholiques. Peter Honnen concède que l'explication est sympathique, mais peu probable. Tout aussi peu crédible est la traduction d'une certaine fierté insolente comparable à l'attitude du coq dans la basse-cour (que l'on se rassure, personne ne fait le lien avec le coq gaulois). De même l'explication autrichienne qui veut qu'un jeu visant à mettre des boules dans des trous (le *Kakelorum*) faisait l'objet de manipulations abusives pourrait être séduisante, si ce jeu n'était pas apparu seulement au 19<sup>e</sup> siècle. Par contre, l'analogie avec le bouffon de jadis (le *Gokeler*) qui faisait des siennes sur les places publiques a plus de chance d'être retenu que le Coqueleur français qui opposait les hommes à la manière des combats de coqs.



dans les dictionnaires des dialectes de Rhénanie et du Palatinat, où elle semble s'être le plus facilement imposée. Mais bien dans ceux de Hesse, de Saxe et de Silésie. On trouve le *Kokolores* au 17<sup>e</sup> siècle pour la première fois, à une époque où le latin jouait encore un rôle important dans la liturgie. *Kokolores* ne serait donc ni plus ni moins que la version populaire de *Omnia saecula saeculorum* (« pour les siècles des siècles »), qui ponctuaient les prières des catholiques. Peter Honnen concède que l'explication est sympathique, mais peu probable. Tout aussi peu crédible est la traduction d'une certaine fierté insolente comparable à l'attitude du coq dans la basse-cour (que l'on se rassure, personne ne fait le lien avec le coq gaulois). De même l'explication autrichienne qui veut qu'un jeu visant à mettre des boules dans des trous (le *Kakelorum*) faisait l'objet de manipulations abusives pourrait être séduisante, si ce jeu n'était pas apparu seulement au 19<sup>e</sup> siècle. Par contre, l'analogie avec le bouffon de jadis (le *Gokeler*) qui faisait des siennes sur les places publiques a plus de chance d'être retenu que le Coqueleur français qui opposait les hommes à la manière des combats de coqs.

### Hypothèses

Peter Honnen conclut son énumération des hypothèses en faisant valoir que, dans certaines régions, y compris aux Pays-Bas, *Kokolores* n'est rien d'autre que le chant du coq, ou du moins son imitation. Et en cherchant un peu, on trouve en anglais le mot *cockalorum*, qui désigne un vantard. Au bout du compte, aucune explication définitive n'est fournie au lecteur, mais bien une série d'approches, où l'on retrouve des bribes sémantiques de plusieurs régions d'Allemagne, d'Autriche, des Pays-Bas, de France et de Grande-Bretagne. Une certaine forme d'Europe linguistique, qui n'a rien de *Kokolores*...

G. F.